Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/lutile00garn

L'UTILE INDIVISIBILITÉ,

OU L'UTILITÉ

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE

ET

D'UNE PROBITÉ CONSTANTE.

PRIX 12 SOUS.

A PARIS,

Se trouve chez l'Auteur, rue du Colombier, N.°

1797.

Kare
DC
141
.F74
no. 172

L'UTILE INDIVISIBILITÉ,

OU L'UTILITÉ

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE

ET

D'UNE PROBITÉ CONSTANTE.

CES deux choses sont inséparables, comme on peut le voir clairement dans cette première partie d'un discours qu'on trouve dans un Ouvrage en 8 volumes, imprimé, il y a plus de vingt ans, et qui se rapporte singuliérement au tems où des prétendus Philosophes, *s'efforcent de renverser, de détruire, de fouler aux pieds, ce que la plûpart des Français respectent, et d'arracher*, par ce moyen, *les remords du crime et l'espoir de la vertu du fond des cœurs, d'ôter aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches l'unique frein de leurs passions.* Car, comme l'a dit le célébre Montesquieu, *quand la religion seroit inutile aux Peuples, il ne le seroit pas que les princes en eussent, et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines puissent avoir.* Et ce que Montesquieu dit ici des princes regarde toute espèce de représentans du Peuple. J. J. Rousseau, dit que *ceux qui gouvernent s'appellent Magistrats, ou Rois*; et il dit, au ch. 8 de son Contrat

social, que *les mots ne font rien aux choses, et que quand le Peuple a des chefs qui gouvernent pour lui, quelque nom que portent ces chefs, c'est toujours une Aristocratie*, il nous faut donc bien faire la paix avec ce mot Aristocrate, qui a tant effarouché le Peuple et qui a si bien servi les intrigans, (autre expression qui ne doit pas scandaliser ceux qui se rappellent de la trop curieuse et fameuse prédiction que fit le cit. La Réveillère Lépaux, dans la séance du 18 mai 1791 ; et qu'on voit citée dans le N°. V, Tom. IV des actes des Apôtres (8 Août 1797.)

Commençons.

Que la foi de Jesus-Christ ressuscité ait trouvé des oppositions dans l'esprit des Scribes, des Pharisiens, des Pontifes, engagés par tant de préjugés, de passions, d'intérêts, à obscurir la gloire, à décrier, contester, à nier les miracles du Dieu Sauveur ; vous n'en êtes point surpris ; vous ne devez pas l'être. Qu'un Apôtre attaché à Jesus-Christ par tant de graces et de bienfaits, témoin de tant de vertus et de tant de prodiges, instruit, éclairé par la déposition unanime de tous les Apôtres, se soit obstiné dans une coupable résistance, nous devrions en être étonnés ; nous le serions, si ce qui se passe au milieu de nous ne prouvoit ce que nous lisons des doutes téméraires de l'Apôtre infidèle. Disciples de Jésus-Christ, nourris, élevés dans le sein de l'Eglise ; cette Religion sainte que nous professons, ne pourroit-on pas dire qu'elle est presque aussi ignorée parmi nous, que parmi les peuples à qui elle n'a point été annoncée. (Il sied donc bien mal à certains amis d'une morale relachée, à des gens nés dans le sein de l'Eglise, de se formaliser de ce qu'elle leur dit que hors d'elle il n'y a point de salut pour eux ; ce n'est pas à ceux qui ne peuvent pas l'entendre qu'elle adresse ces paroles, car s'il en étoit ainsi, autant vaudroit qu'elle parlât à des murailles ; mais parce que plusieurs de l'orient et de l'occident, parmi lesquels Jésus-Christ dit lui-même qu'il y aura des élus, qui auront agi chrétiennement sans avoir entendu prêcher l'évangile, parce que des Nations ne doivent pas être punies pour une ignorance invincible, il n'y auroit aucun danger à devenir apostat, Judas, à préférer les leçons d'un Voltaire, d'un Helvétius à celles d'un Saint-Paul, d'un Bossuet, d'un Pascal ? Ah ! les purs sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre) : ignorance plus coupable poursuit l'orateur, parce qu'elle n'est point une suite de la naissance, de l'éducation, des préjugés : elle est l'ouvrage de la volonté, de l'art, de l'étude ; parce qu'elle n'est point une ignorance que nous recevons, elle est une

ignorance que nous nous faisons, que nous nous donnons nous-même ; un esprit de vaine curiosité, de licence, de libertinage, d'impiété, déguisé sous les apparences de l'esprit de réflexion, de science, de système, a jetté tant de nuages sur la Religion, que nous semblons oublier ce qu'elle est et ce que nous devons être. Je m'explique.

Vous le voyez, mes chers Auditeurs; et s'il reste en vous quelque amour de la foi, vous ne le voyez point sans partager notre douleur et les inquiétudes de notre zèle ; sur les ruines de l'évangile de Jesus-Christ, s'élève un évangile de *probité mondaine*, dans laquelle on renferme tous les devoirs de la raison et de la religion : le peuple chrétien, on entreprend de le changer en un peuple *philosophe*, (ceci nous rappelle les aveux remarquables qu'a fait un député dans son projet de constitution et dans son rapport du 3 Ventôse, an 3e. *La révolution*, a-t-il dit, *est le fruit de la philosophie, c'est elle qui la préparoit par ses pensées.... Pour établir le Culte de nos loix, invoquerons-nous les idées religieuses? Ah leur influence seroit vaine* ! (Quel paradoxe ! ....) *Le Culte a été banni du gouvernement, il n'y rentrera plus* (page 12 du susdit rapport) *bientôt la Religion de Socrate sera la Religion de l'univers* (c'est-à-dire, bientôt il n'y aura plus de foi sur terre, et non inveniet fidem) *et vous aurez la gloire d'avoir eu l'initiative, à cet égard.* (Il ne faut donc pas s'étonner de ce que la constitution ne fait cas d'aucun Culte) *il ne s'agit pas d'examiner*, dit ce rapporteur, *s'il faut une Religion aux hommes, si lorsqu'ils peuvent s'éclairer des lumières de la raison et s'attacher les uns aux autres par les seuls liens de l'intérêt commun, par les seuls principes de l'organisation sociale, par ce sentiment impérieux qui les porte à se rapprocher, à se chérir, il faut créer pour eux des illusions et laisser des opinions religieuses erronnées, des chimères, des dogmes absurdes, méprisables, devenir la régle de leur conduite et le principe de leurs rapports.* Si lorsque les hommes peuvent ! qu'il est pathétique, ce *si lorsque* ! et que *l'empire de ce sentiment* qui auroit porté des chrétiens à secourir les rentiers, les pensionnaires, est foible chez des Déistes égoïstes ! revenons à notre prédicateur.) Le bien public, les bienséances de la vie civile, l'ordre, la paix de la société, on borne là toutes les vertus : on ne connoît plus, on ne veut plus connoître d'autres loix, d'autres principes, d'autres régles de mœurs et de conduite, on se fait honneur de quitter le titre de Chrétien, on se pique de mériter le

titre, de soutenir le caractère d'honnête homme. Delà le triomphe de tant de génies profanes et libertins, qui insultent à la religion comme si elle étoit inutile au monde, parce qu'ils ne voyent pas que *la véritable, l'exacte probité, n'a point de fondemens plus solides que la religion.* Delà l'indolence et l'inaction de tant de faux Chrétiens peu exacts à remplir ce que leur prescrit la Religion, parce qu'ils se persuadent que les devoirs du Christianisme ne s'étendent point au delà des devoirs de la probité. Croire que la probité puisse se passer du secours et de l'appui de la Religion; croire que les devoirs de la Religion se bornent aux devoirs de la probité, deux erreurs auxquelles j'oppose deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Pour avoir toute la perfection de l'honnête homme, selon le monde, il faut avoir de la Religion; première proposition et premier point, (auquel on s'en tiendra ici; et plût à Dieu qu'il fût seulement lû par nos ennemis de toute religion. Il ne pourroit que les ébranler les effrayer, s'il ne les convertissoit pas! Fasse le ciel qu'à la prochaine élection, le peuple sente enfin combien il importe à son bonheur d'avoir des représentans vraiment chrétiens!)

Oui, mes chers Auditeurs, de tout homme sans religion, on peut, on doit dire, qu'il est étranger à la vraie probité; que sa probité n'est qu'une probité foible et fragile, une probité chancelante et incertaine, une probité presque toute apparente et extérieure; que quelque sagesse, quelque équité, quelque désintéressement qu'il montre dans sa conduite, il ne sera jamais que l'ébauche, et passez-moi ce terme, une imitation fortuite et imparfaite de l'honnête homme. Qu'est-ce qui compose l'honnête homme, pris dans toute son étendue? une conviction forte et intime de ce qu'il doit au monde: un attachement invariable à remplir ce qu'il doit au monde, une probité d'esprit et de raison, une probité de cœur et de sentimens; or, je soutiens que ces deux caractères de la vraie, de la parfaite probité, ne se trouvent que dans la probité commandée, soutenue par la Religion; pourquoi? parce qu'il n'appartient qu'à la Religion de mettre dans l'esprit une probité appuyée sur des principes solides et incontestables; parce qu'il n'appartient qu'à la Religion de mettre dans le cœur une probité soutenue par des motifs, par des attraits puissans et efficaces; par conséquent, il n'appartient qu'à la Religion de former l'honnête homme d'esprit et de raison, l'honnête homme de cœur et de sentimens. Suivez cette importante vérité; j'espère la tirer des ténébres qui l'ont obscurcie dans les derniers temps, et ôter à l'impiété jusqu'à cette persuasion d'orgueil et de vanité qui lui fait penser qu'on ne l'attaque que parce qu'on ignore ce qu'elle emploie pour se défendre.

(Remarquez avant d'aller plus loin, que la plûpart des apostats théophilantropes prétendront qu'ils ont de la Religion : mais la Religion du deïste est-elle comme la chrétienne, soutenue par des motifs, par des attraits puissans et efficace ? Où est sa sanction ? Philosophe, leur dit Rousseau lui-même les loix morales sont belles, mais de grace fais m'en voir la sanction ; cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place des peines éternelles ?)

1°. J'avance d'abord qu'il n'appartient qu'à la Religion de former l'honnête homme d'esprit et de raison, de principes solides et incontestables, de conviction forte et intime ; appliquez-vous, et afin de répandre plus de jour sur cette matière importante, afin d'éclaircir ce que l'esprit d'erreur a tâché d'embrouiller ; d'obscurcir par tant de sophismes captieux ; commençons par approfondir, ce que les devoirs de la probité trouvent ou ne trouvent pas de secours et d'appui dans la raison séparée de la religion, ce que la raison seule peut ou ne peut pas, pour former l'honnête homme ; j'entends l'honnête homme qui pense, qui réfléchit, qui raisonne ; qui, loin de se laisser guider par le penchant, par le préjugé, par la coutume, prend sa conduite et ses mœurs dans ses idées et dans ses persuasions.

Je le reconnois donc, sans sortir de nous-même, sans autre maître que nous-même ; nous le savons, nous le voyons, que la subordination, la paix, la concorde, la fécilité publique, ne peuvent se maintenir, qu'autant que la justice, l'équité, l'humanité, ne feront qu'un corps, pour ainsi dire, qu'un seul homme, de cette multitude d'hommes que séparent la distance des rangs et des emplois, l'inégalité des conditions et des fortunes, la diversité des génies et des inclinations, l'opposition des vues et des intérêts ; nous savons que pour établir et affermir la société, il est nécessaire qu'on apporte et qu'on trouve dans le commerce, une sincérité naïve dans les paroles, une droiture exacte dans la discussion de ses prétentions, une fidélité inviolable à tenir ses promesses, une noble émulation à cultiver ses talens, mise en mouvement par le desir d'être utile ; nous savons que chaque homme se faisant un bonheur de celui de tous les hommes, regarde comme un opprobre toute gloire, comme un malheur toute prospérité qui éleve, qui illustre un homme aux dépens des autres hommes ; par conséquent, que l'honnête homme, considéré comme je le considere ici, par rapport à la société, est celui qui ne connoît ni l'indolence et le sommeil de l'oisiveté, ni les agitations trop tumultueuses de l'intérêt personnel, ni cette dureté, cette insensibilité qui, fermant le cœur à la tendre

compassion, ignora toujours le plaisir vertueux de pleurer des disgraces étrangères ; ni cette fierté hautaine dont le faste et les dédains font rougir le subalterne des bienfaits qu'il reçoit, par la honte des bassesses auxquelles il est obligé de descendre ; ni cette politique fourbe et perfide dont se sert l'adroite imposture pour tromper par les apparences de la sincérité ; ni ces passions funestes d'avarice, d'ambition, de volupté, qui produisent chaque jour sur la scène du monde tant de spectacles de larmes et d'ignominie ; enfin nous savons que l'honnête homme est celui qui sera moins à lui-même qu'à son état, qu'à la place qu'il occupe ; moins homme que père, que Magistrat, que Prince, que Sujet, que Soldat, que Citoyen ; ou plutôt, qui sera Père, Magistrat, Roi, Citoyen, parce qu'il est homme ; encore une fois, j'en conviens, pour tracer ce portrait de l'honnête homme, je n'ai point eu besoin d'emprunter les couleurs de la Religion. Les devoirs de la probité coulent de la source de la raison, et la morale des Philosophes sur les obligations de la société civile, entre dans un détail que la morale Chrétienne n'a fait qu'épurer et que perfectionner. Ce que je dis donc, c'est que ces devoirs n'ont de racines profondes que dans une raison qui s'appuie elle-même sur la Religion, ensorte que toute doctrine qui rompt les nœuds qui attachent l'homme à Dieu, affoiblit et relâche les liens qui unissent l'homme à l'homme.

Je reconnois qu'ils sont condamnables et condamnés au tribunal de la pure raison, ces dogmes dangereux, cette morale de révolte et de perfidie, qui ne connoît d'autre principe d'autorité que la force qui fait les tyrans, et la foiblesse qui fait les esclaves ; ces opinions détestables qui travestissent la voix de l'équité, de la soumission, de la pudeur, de l'amitié, de la reconnoissance, en langage de préjugé, d'éducation, de politique adroite à se jouer de la crédulité, de la simplicité humaine par la spécieuse chimère d'un bien public, dont tous sont la victime, et dont personne ne goûte la douceur et les avantages. Je sais que ces systêmes funestes portent avec eux leur caractère de réprobation ; que les vaines subtilités qui en masquent l'horreur, tombent et s'évanouissent à la vue des conséquences affreuses qui en resultent, que les passions elles-mêmes rougissent de se voir si hautement consacrées, et qu'il y a moins d'opprobre à être vicieux par foiblesse et par penchant, qu'à l'être ainsi par systême et par principe. Mais je dis, (et cette proposition ne surprendra point quiconque a lu et approfondi ;) [illegible] systêmes si foibles et si impuissans contre une

raison qui est aidée par la religion, ne laissent pas d'avoir leur force contre une raison qui est séparée de la religion. Pourquoi? parce que du fonds même de la raison sembleront sortir des maximes bien propres à renverser les loix de la société aussi-tôt que la raison cessera de voir un Dieu auteur et protecteur de l'ordre et de la société.

Maximes de liberté et d'indépendance! que l'homme qui n'a point de Dieu n'a point de maître, et que comme il ne se doit qu'à lui-même, il ne doit rien qu'à lui-même: maxime de convention réciproque et de contrat mutuel entre les membres et le corps de la société; engagement qui doit sa naissance à l'espérance et au desir de trouver le bonheur particulier dans le bonheur public, et par conséquent engagement qui demande que je sois le soutien de la félicité commune, mais qui ne peut m'obliger d'en devenir la victime. Maximes de prétendue force d'esprit qui, attentif à rejetter tout ce que les vues de la politique, la volonté des législateurs, l'éducation, les préjugés, la coutume, ont introduit dans l'esprit humain d'idées étrangères à l'homme, ne compte parmi ses devoirs que ce qu'il s'imagine trouver parmi ses notions primitives. Or que deviendra la probité? de combien d'illusions, de prestiges, de cupidités, elle sera le jouet, si chacun, juge et arbitre du droit public, le détermine suivant ses vues et ses idées? combien de fois l'esprit foible et borné ne verra point ce qu'il doit? combien de fois les passions lui feront-ils du moins oublier ce qu'il sait?

Maximes sur-tout, maximes de prudence et de sagesse apparente, qui demeure flottante entre la lumière qui montre les devoirs et la nuit profonde qui les couvre! car ôtez le flambeau de la religion, l'homme n'est plus à l'homme que mystère impénétrable; et sa raison, à qui il appartient de juger de tout, ignore quelquefois ce qu'il lui faut penser d'elle-même. Située entre deux attraits, deux penchans qui naissent avec lui, et qui ne meurent qu'avec lui; un attrait de perfection plus pur, plus doux, plus paisible; un attrait de plaisir plus vif, plus violent, plus impétueux; un attrait de vertu qui touche, qui invite, qui engage l'esprit; un attrait de félicité qui remue, qui agite, qui passionne, qui transporte le cœur; l'homme ne peut que rarement suivre ses lumières, sans aller contre ses desirs; il lui fait à chaque moment, ou rougir de ses plaisirs, ou gémir de sa vertu. Mais dans ces occasions délicates qui mettent l'homme entre ce qu'il semble se devoir à lui-même et ce qu'il doit aux autres; combien de voix s'élèveront et lui représenteront que la

nature ne l'a pas plus fait pour être malheureux que pour être vicieux ; que les penchans du cœur ne sont pas moins l'ouvrage de la nature que les lumières de l'esprit : alors la raison séduite et timide à prononcer, osera-t-elle le condamner à se rendre malheureux, ou l'autoriser à cesser d'être vertueux ? Ces nobles, ces pénibles efforts d'un courage qui s'immole au bien public, se produiront sous le titre de bienséance, de grandeur d'ame, d'élévation de sentimens, de vertu héroïque; mais porteront-ils le caractère de devoirs hautement et incontestablement reconnus ?

Non, mes chers Auditeurs, rien n'est si étroitement uni dans notre esprit que les idées de loi et de législateur, de préceptes naturels et d'un Dieu auteur de la nature. De-là la philosophie payenne, pour ne pas gâter le cœur avec l'esprit, préféra des dieux, exemple et modèle de quelques vices, à une irreligion qui auroit détruit toutes les vertus : de-là ce que d'abord les Sages de Rome et d'Athènes, et ensuite les Pères de l'Eglise, ont reproché avec tant de force à ces philosophes qui répandirent sur la terre le poison de l'athéisme ; que leur doctrine étoit aussi féconde en crimes qu'en erreurs; qu'ils n'étoient pas moins ennemis des Césars que des Dieux; que les coups qu'ils portoient à l'autel retomboient sur le trône, et que sous le vain prétexte d'affranchir le peuple des contraintes et des terreurs de la religion, ils lui donnoient à craindre les attentats de toutes les passions. De-là, dans des différentes parties de l'Europe, les derniers tems ont vu ces hommes si célèbres par leur génie et par leurs égaremens, qui ont rentré dans la carrière de l'athéisme, plus hardis ou plus sincères que ceux qui les avoient devancés; certainement plus exacts, plus méthodiques, plus capables de saisir d'un coup-d'œil toute l'étendue du système, insulter également à la probité et à la religion, et se jouer de la simplicité qui continue de croire des devoirs après avec cessé de croire un Dieu, (un de nos philosophe modernes, l'auteur du système de la nature, ne s'en cache pas. Il ne voit pas de milieu entre la croyance du chrétien et l'athéisme, le matérialisme; il trouve le chrétien plus conséquent que le déiste qui admet les principes et nie les conséquences.) De-là, malgré toutes les ruses de l'impiété intéressée à se masquer, la probité de l'homme sans principes, comme l'est nécessairement le matérialiste, sa probité, dis-je, passe communément pour une probité douteuse et suspecte; on ne se fiera à sa fidélité, à son amitié, qu'autant que l'expérience de la droiture de son caractère aura rassuré contre ses opinions; qu'autant qu'on sera

persuadé que de ses systêmes il n'en fait que la règle de sa croyance, sans en faire la règle de sa conduite; qu'autant qu'on sera convaincu qu'il n'est ni assez philosophe du côté de l'esprit, ni assez corrompu du côté du cœur pour agir comme il pense; et plaise au Ciel que ce qu'il a conservé de raison supplée toujours à ce qu'il en a quitté! qui peut oublier ce qu'il doit à Dieu, peut aisément méconnoître ce qu'il doit aux hommes! les loix de la nature ne nous sont pas plus clairement annoncées que le Dieu dont elle est l'ouvrage; lorsqu'on veut tant rafiner, tant subtiliser, tout fuit, tout échappe, on tombe dans une espèce de délire; et parce qu'on sort des bornes de sa raison, plus on raisonne, plus on s'égare; par un enchaînement fatal d'erreurs trop suivies, trop liées, il faut ou ne rien croire, ou se contredire en croyant ce qui n'est pas mieux prouvé que ce qu'on ne croit point. L'homme sans religion pourra donc avoir de la probité; il aura quelquefois, et dans quelques circonstances, une probité de mœurs, d'action, de conduite; une probité que souvent il devra à cette religion dont il reste au-dedans de lui, et malgré lui, des traces, des vestiges qu'il ne peut effacer; une probité commandée par la gloire, l'honneur, les bienséances; une probité d'éducation, de coutume, d'imitation; une probité même de penchant, de naturel, de caractère; c'est-à-dire, une probité qui sera en même-tems l'éloge de son cœur et la honte de son esprit; car une probité de lumières pures et vives, de connoissances certaines, de principes solides et suivis, de maximes immuables, il n'appartient qu'à la religion de la donner.

(Il implique contradiction que la raison ait tout-à-la-fois et l'autorité d'un supérieur pour se prescrire des devoirs, et la dépendance d'un inférieur pour être obligé d'obéir à soi-même. On a beau vouloir établir la vertu par la raison, dit J. J, quelle solide base peut-on lui donner? On n'a que trop acquis le droit de la récuser; le commun des hommes vit et meurt avant de sortir de son enfance; et il dit encore ailleurs que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard et le plus difficilement est la raison même; c'est encore ici le cas de citer ce qu'a dit un homme à qui on ne reprochera surement pas une partialité suspecte aux philosophes. L'infâme Robespierre en reconnoissant, dans son discours du 18 Floréal, *la lenteur du raisonnement lorsqu'il s'agit de faire le bien et d'éviter le mal, a dit, la raison particulière de chaque homme égaré par les passions, n'est souvent qu'un sophiste qui*

plaide leur cause, et l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. Ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine. C'est le sentiment religieux qu'imprime dans les ames, l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale par une puissance supérieure à l'homme. — Voilà ce que l'on conçoit aisément ; mais conçoit-on de même que cette idée puisse être aussi forte chez le deiste que chez celui qui croit à la révélation, et dans un tems où tant d'auteurs habiles, l'ont attaquée par des raisonnemens très-captieux ?)

En effet, la raison nous propose les idées d'ordre, de justice, de fidélité, de bien public ; mais ces idées lorsqu'elle entreprend de les ériger en devoirs, en préceptes, en loix qui obligent l'homme, si elle ne nous montre ni Législateur qui ait droit à nos hommages, ni récompense pour une vertu préférée au bonheur, ni vengeances pour un bonheur, acheté aux depens de la vertu ; alors la raison même s'éleve contre la raison ; elle aide à détruire l'édifice qu'elle veut établir ; et souvent celui qui dans ces circonstances attaque la raison, paroît aussi raisonnable que celui qui la défend. Que fait la religion ? tirant le voile qui nous cache les mystères de notre être et de notre dépendance, elle nous ouvre la source d'où coulent les devoirs et les loix de la société : elle nous fait entendre dans la voix de la raison le langage du Dieu suprême, qui en caractères ineffaçables a gravé sa volonté au plus intime de l'ame : ce n'est donc plus une raison qui n'est que moi-même, c'est une raison qui marquée au sceau du Dieu dont elle est l'interprète, est au-dedans de moi avec un titre de supériorité qui lui assujettit mes penchans et mes desirs. Ce n'est plus une société d'hommes commencée par le hazard, aidée par l'instinct et par le penchant, cimentée par l'intérêt, maintenue par la politique ; c'est une famille nombreuse dont Dieu est le chef et le père, le maître et le protecteur ; par-tout l'homme s'efface et disparoît, on ne voit que le Dieu auteur et vengeur des loix de la nature.

Grand et sublime spectacle que Saint-Paul s'appliquoit à représenter vivement aux Fideles : mes Frères, leur disoit-il, les devoirs de l'homme composent les premiers devoirs du Chrétien ; mais ces devoirs sont gênants et pénibles : en mille rencontres ils demandent des efforts de la vertu que la grace obtient rarement d'un cœur amolli par tant de vices. L'orgueilleuse sagesse du portique a vainement essayé de trouver un soutien ferme et inébranlable du bonheur et de la paix du monde ; tandis que vous ne verrez que l'homme dans l'homme, les passions ne seront que trop fortes contre la raison, et la raison trop foible contre les

passions. Voulez-vous donner à la félicité publique un appui stable et immobile, voyez Dieu principe et origine de toutes choses, jetter sur tous ses ouvrages l'empreinte de la Divinité, et remplir par son immensité la distance de tous les rangs et de toutes les conditions ; être lui seul au-dessus et dans tout ce qui obéit, comme dans tout ce qui commande dans le monde !

Peuple, continuoit l'Apôtre, peuple condamné à la soumission et à la dépendance, ne dégradez pas l'humanité jusqu'à rendre l'homme esclave de l'homme ; c'est Dieu qui régne dans les Rois, qui décide dans les Magistrats, qui gouverne ordonne dans les Maîtres, qui gouverne dans les Pères ; à lui seul vont tous les hommages, et l'homme ne les reçoit que pour les lui renvoyer. Grands du monde, dépositaires de la puissance et de l'autorité, ce peuple qui doit respecter en vous ses maîtres, doit y trouver ses pères, parce que ce Dieu qui reçoit par vous les adorations du peuple, reçoit par le peuple les dons de votre reconnoissance ; ainsi, la douceur, c'est toujours l'Apôtre qui parle, et je n'en fais que réunir les traits répandus dans ses épîtres, la douceur et l'humanité seront assises sur le trône, parce que Dieu entend les soupirs et venge les pleurs du peuple ; l'équité présidera dans le Barreau, parce que ce sont les droits et les intérêts de Dieu même qui sont pesés dans la balance de la justice ; la paix et la concorde régneront entre l'époux et l'épouse, parceque c'est Dieu qui a formé le lien de leur union ; les pères trouveront la tendre reconnoissance et la respectueuse soumission ; les enfans la vigilance attentive et l'amour fécond en bienfaits, parce que c'est Dieu qui parle par la voix du sang et de la nature ; tous seront sincères dans leurs paroles, parce qu'ils marchent sous les yeux du Dieu de vérité ; fidèles dans leurs promesses, parce que c'est Dieu qui les reçoit et qui les garantit, sensibles et généreux, parce que Dieu a mis toute la ressource du pauvre dans le cœur et dans la main du riche.

Noblesse de sentimens, qui éleve une ame magnanime au-dessus de l'intérêt, et qui du bien qu'on fait, ne veut d'autre récompense que la satisfaction de le faire en Dieu et pour Dieu ; fermeté et intrépidité de zèle qui ose déplaire afin de servir, et qui ne craint point de se rendre odieux pour devenir utile ; fidélité que l'espérance ne peut séduire, ni la crainte intimider ; reconnoissance des bienfaits qui n'expire point avec le crédit et la fortune du bienfaiteur ; amour de la vérité et de la probité, qui regarde comme une disgrace plus flétrissante les succès et le triomphe de celui qui s'éleve par l'imposture, que la chûte de celui qui succombe sous la perfidie, et qui pense que ce qu'on souffre n'est rien, quand on n'a rien à se reprocher.

Dans le plan de celui qui n'a d'autre maître, d'autre législateur, d'autre fin, et d'autre récompense que lui-même; vains noms, maximes fastueuses, vertus d'orgueil et de vanité, que l'espérance de la gloire soutient contre l'amour du plaisir, et que la raison ne proposeroit que timidement à qui n'auroit point de passions; tout au plus, devoirs obscurs, incertains, enveloppés de mille nuages; dans le plan de la religion, ce sont des obligations étroites et pressantes, parce qu'elles ont pour base et pour fondement l'empire et l'autorité de Dieu; ce sont des obligations hautement et incontestablement reconnues, parce que la religion met la raison d'accord avec la raison, la nature et l'étendue de ses devoirs; elle explique à l'homme le mystère de ses penchans si opposés; elle lui apprend que les jours de cette vie mortelle et fugitive sont les jours de combats et de mérites, qui seront remplacés par les jours de paix et de calme, que le Dieu qui éprouve maintenant sera prodigue à récompenser; que dans l'accomplissement des loix de la société, ce n'est pas un bonheur durable que l'on sacrifie à une vertu stérile et impuissante, mais un plaisir frivole et passager, que l'on dédaigne pour des délices qui dureront toujours, et qui ne s'épuiseront jamais. Ainsi la religion dissipe les doutes; elle réfute et confond les prétextes; elle éclaire et elle rassure la raison; elle fixe l'esprit dans la connoissance et la conviction intime de ses devoirs; elle met dans l'homme une probité d'esprit et de raison; elle lui donne de plus une probité de cœur et de sentimens, second caractère de l'honnête homme, qu'il n'appartient qu'à la religion de former et de soutenir.

2°. Caractère sans lequel il n'y a point de véritable probité; et c'est ce qu'il n'a pas vu, ou ce qu'il n'a pas voulu laisser appercevoir, ce génie si pénétrant et si délié, qui, à la honte de la raison, n'a point rougi d'entreprendre contre le monde entier l'apologie de l'athéisme, et soutenir qu'un peuple d'athées peut être un peuple de vertus morales; il exagère l'empire de l'éducation; la force des préjugés, la terreur des loix humaines; il prétend que la probité peut se trouver et se trouve souvent dans la conduite, quoiqu'elle ne soit pas dans les sentimens: et qui doute que l'interêt ne soit habile à contrefaire la probité? mais une vertu étrangère à l'homme ne fait point l'homme vertueux; et la probité qui ne réside pas dans l'ame ne montre point l'honnête homme, elle ne fait que cacher le scélérat.

Or, ce cœur que la probité doit assujettir à ses loix, combien de passions lui en disputent l'empire? J'oserois presque le dire; les devoirs particuliers et propres de la religion

n'ont rien de si pénible que les devoirs de la raison. La morale de l'honnête homme est plus austère en un sens que la morale du Chrétien ; et ce qui coûte le plus dans la pratique de l'évangile, ce n'est pas ce qu'il demande pour Dieu, c'est ce qu'il demande pour le monde. Un Magistrat qui ne prend pour lui que les momens que lui laisse le public, qui ne se croit jamais assez habile dans cette science des loix plus vaste que le gènie le plus étendu, assez éclairé pour sortir d'un labyrinthe dont les passions multiplient et confondent sans cesse les détours ; qui par-tout ailleurs, ami tendre, fidele, complaisant ; sur les tribunaux, Juge, Magistrat, ose prononcer contre ce qu'il aime, et imposer silence à son cœur, pour n'entendre et ne faire parler que la justice et l'équité ; un négociant, un homme de finances, à qui s'offre le moment décisif d'une fortune prompte et rapide, avec l'espérance encore plus séduisante de couvrir et de dérober aux regards publics le mystère de leur subite élévation ; un courtisan qui n'apporte à l'autel de la faveur, ni l'encens d'une basse adulation, ni l'hommage d'une lâche complaisance, ni les adorations d'une conscience souple et facile à s'oublier, ni les soupirs d'une amitié lâchement trahie et abandonnée ; dans une grande place, un homme qui veut être l'homme du peuple ; qui sent que la grandeur apparente qui l'éleve, n'est qu'une servitude pénible qui l'assujettit ; esclave de tous ceux dont il semble être le maître, il lui faut continuellement faire des ingrats par ses bienfaits, et des mécontens par sa droiture ; ne pouvoir espérer ni de justice pour ses vertus, ni de grace pour ses défauts, représenter éternellement sur le théâtre du monde, le personnage de grand, sans pouvoir se rendre à celui d'homme et d'ami. Que sera-ce, si au sacrifice de son repos il faut ajouter le sacrifice des intérêts les plus pressans, des liaisons les plus chères, des penchans les plus vifs et les plus violemment irrités ? Dans cet orage et ce tumulte des passions, quel autre asyle pour la probité que la religion ? elle seule peut fournir des motifs solides et efficaces, des motifs qui s'étendent à toutes les circonstances, à tous les temps, des motifs propres de tous les génies et de tous les caractères.

Je dis des motifs solides et efficaces, des motifs qui touchent le cœur, qui le remuent, qui le pénétrent ; des motifs qui contrebalancent l'action et le pouvoir de la cupidité ? qu'on vante tant qu'on voudra les lumières et l'empire de la raison ! sa foiblesse n'est ignorée que de ceux qui n'ont point essayé ses forces, et ils ne la croient capable de tant

donner que parce qu'ils ne lui ont rien demandé ; raison trop impuissante qui enseigne la vertu et qui ne la persuade pas, qui condamne les passions et qui ne les affoiblit pas.

(La *raison humaine ne suffit pas pour nous éclairer sur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes envers nous mêmes, parce qu'on peut l'égarer la corrompre. C'est* J. J *qui a fait cet aveu. Les mauvaises maximes, a-t-il dit, corrompent la raison même et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien — montrez-moi une régle assurée de la sagesse humaine et je la prendrai pour guide, mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point. Les Philosophes peuvent proposer de belles loix aux Peuples — mais dit Lactance, les préceptes n'ont point de force, parce qu'ils sont humains et qu'ils manquent d'une Autorité superieure qui est celle de Dieu : personne ne croit parce que celui qui écoute s'estime autant que celui qui commande. Si la vérité, dit Saint-Thomas, étoit abandonnée aux recherches de la raison, la connoissance de Dieu, ne seroit le partage que d'un petit nombre d'hommes.* S'il falloit, dit Abadie, qu'un homme connût par raison l'immortalité de son ame, sa fin et ses devoirs, il faudroit qu'il fût philosophe avant qu'il fût homme de bien.) Reprenons.

Aussi les Législateurs n'ont osé appuyer la destinée des Empires sur un fondement si fragile : ils ont commencé par donner à leurs loix le secours des peines et des récompenses : plus savans dans la connoissance de l'homme, que ces Philosophes qui se vantoient de l'avoir tant étudié, ils savoient que la raison instruit vainement, lorsqu'elle ne montre rien à espérer ou à craindre ; et ne voyons-nous pas que l'intérêt est le ressort qui met tout en mouvement ; que l'autorité publique n'est respectée que parce qu'elle a la force nécessaire pour se faire respecter ; qu'un maître qui ne peut ni donner, ni promettre, n'est pas long-temps maître ; que pour un ami malheureux il n'est plus d'amis ; que les bienfaits précipités d'un père trop tendre lui ferment le cœur de ses enfans ; que le moment qui tarit la source de ses dons, épuise et termine hélas, trop ordinairement leur reconnoissance ; tant il est vrai qu'une vertu pure et libre de tout intérêt, est un miracle que nous ne pouvons espérer de notre raison ; et par conséquent, de l'aveu même de quelques philosophes modernes, point d'autre moyen de maintenir les loix et les droits de la société contre tant de cupidités qui les attaquent, que de lier notre intérêt à l'intérêt public.

La morale des Apôtres n'eût-elle que ce seul avantage, elle l'emporteroit sur la morale des Sages de l'antiquité ; ils appuyèrent leurs dogmes sur le principe de la force de la raison : les Apôtres ont établi leur doctrine sur le principe de la foiblesse et de la dépravation du cœur. Les Philosophes ont apporté des préceptes, des idées, des lumieres ; les Apôtres ont annoncé un Dieu législateur, vengeur, rémunérateur ; les Sages ne parloient donc qu'à l'esprit ; les Apôtres parlent au cœur ; ils agissent, ils travaillent sur le cœur ; ils mettent dans l'ame des attraits de vertu opposés aux attraits du vice ; des passions, pour ainsi dire, d'ordre et de justice, qui combattent les passions de désordre et de prévarication ; l'amour propre et l'intérêt qui troubleroient la société, sont contre-balancés par un autre amour de soi-même, par un intérêt supérieur et dominant.

Non, disoit Saint-Paul, pour être juste, vrai, fidèle, équitable, le Chrétien n'a pas besoin des foibles secours que prêtent à la vertu les espérances humaines. Soyez soumis à vos maîtres, quoique fiers, capricieux, ingrats ; Dieu récompensera les services qu'ils auront laissés sans récompense ! que les ressentimens les plus justes n'altèrent point votre modération ; ce Dieu dont vous suivrez l'exemple, vous prendra pour modèles, et les plus tendres épanchemens de son amour vous payeront les égards et les ménagemens de votre charité ! osez sacrifier votre fortune à la probité, vous en ferez une plus avantageuse ; ce que la terre vous aura refusé, le ciel vous le donnera ; et parce que la crainte agit plus vivement que l'espérance sur le cœur des hommes, la religion leur montre que les passions qui troublent la paix du monde, deviennent tôt ou tard leur propre supplice : la jalousie, après s'être baignée dans le sang d'Abel, déchire Caïn par ses fureurs, et lui fait envier le sort du frère infortuné qui a péri sous ses coups, la rébellion et le murmure creusent sous les pas des séditieux, l'abyme qui les engloutit, et instruit l'univers du respect qu'on doit aux Puissances légitimes ; du nuage de la calomnie qui avoit obscurci la réputation de Susanne, sort la foudre qui écrase ces hommes doublement coupables d'avoir osé attenter à sa vertu, et d'oser ensuite la méconnoître. La politique meurtrière de l'audacieux Aman confondue dans ses projets, enrichit de ses dépouilles le juste auquel elle a tendu des pièges ; l'amour abominable qui n'a écouté ni la voix de la nature, ni les pleurs de Thamar, livre Ammon au fer d'Absalon, et venge l'inceste par le fratricide ; l'ingratitude et l'ambition, après avoir fait chanceler le trône du père, tranchent les jours du fils méconnoissant et rebelle ; la tyrannie et

l'injustice arrosent du sang d'Achab et de Jésabel l'héritage qu'ils avoient usurpé ; l'envie et la haine du courtisan perfide amènent sur Joab le glaive qu'il avoit levé sur Abner ; la volupté remplit le palais de David adultère, des horreurs de l'inceste, de desseins de meurtre et de rebellion : Dieu moins jaloux, ce semble, de sa gloire, qu'attentif à conserver son ouvrage, montre plus d'indulgence pour les passions qui insultent le Ciel, que pour celles qui désolent et qui ravagent la terre. Après les années et les siécles, il venge sur les enfans les crimes trop heureux de leurs pères, et s'applique tout entier à maintenir l'homme dans l'observation constante de ce qu'il doit au monde par les leçons et les motifs les plus propres à agir sur son cœur. Motifs solides et efficaces.

Je dis encore, motifs qui s'étendent à tous les tems, à toutes les circonstances : car si dans le détail ordinaire de la vie, la probité trouve tant d'écueils ; de quel naufrage n'est-elle point menacée dans mille rencontres délicates ? c'est un concurrent à qui un mérite supérieur applanit et abrége les voies de la fortune ; encore un pas, il est au bout de la carrière, et un soupçon jetté dans l'esprit d'un protecteur défiant et timide, va arrêter la rapidité de sa course, et nous laisser libre le chemin de la faveur et des emplois ; c'est un ennemi redoutable sur qui le hasard des évènemens a jetté les apparences du crime ; ce qu'on donnera à l'intérêt de la vengeance, on semblera le donner à l'intérêt de l'état, et la perte d'un ennemi sera rejettée sur une fatalité qui auroient ôté le pouvoir de sauver un ami ; c'est un protecteur dont le crédit chancèle, et qui va nous entraîner dans sa ruine ; il ne s'agit que de prévenir la fortune qui se retire, et dans les services qu'on a rendus, on trouve des prétextes pour ne point reconnoître les bienfaits qu'on a reçus : c'est une cabale, une intrigue dont on présage le succès ; c'est une complaisance à laquelle on ne peut se refuser sans s'attirer une disgrace avec la réputation de l'avoir méritée, et sans se couvrir du ridicule que donne dans ce siècle d'adulation et de politique, une probité rigide et inflexible.

Je vous le demande, mes chers Auditeurs, dans des conjonctures si critiques, dans un pas si glissant, qui est-ce qui se soutiendra ? l'homme nourri et pénétré des maximes de la religion, l'homme qui croit que la lumière de Dieu perce tous les voiles de l'iniquité, qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureusement conduite, développé aux yeux de l'univers, ne passera que pour la prostitution d'un

d'un esprit diabolique, qui, à l'horreur de la passion qui commet le crime, ajoute la noirceur de l'hypocrisie qui le masque et le déguise; qui est-ce qui se soutiendra? l'homme intimément convaincu que les fortunes du tems ne dédommagent point des pertes de l'éternité. L'homme de religion se soutiendra; que dis-je? souvent il plie, il succombe! et que deviendra donc l'homme sans religion? quel appui donnera-t-il à sa vertu? la raison? ah! Chrétiens, dans ces situations, qu'est-ce que la raison? que de si grands objets la rendent foible et petite! quand le cœur est dans un mouvement, une agitation si tumultueuse; quand les passions irritées le remplissent de leurs plaintes et de leurs cris, comment entendra-t-il cette voix de la raison, qui n'est le plus souvent qu'un souffle, qu'un léger murmure?

Vous le savez, vous le dites tous les jours; la Cour n'est-elle pas le centre de l'esprit, des lumières, des connoissances; n'est-ce pas à la Cour qu'elles se débitent avec plus de faste, les maximes d'honneur, de raison, de probité? mais parce qu'à la Cour, parce qu'autour du trône sont les grands intérêts, n'est-ce pas-là que régnent les grandes bassesses, les grandes trahisons, les grandes perfidies, les grands attentats! tout se réduit à les colorer, à sauver certains dehors, à ne point montrer trop à découvert ce que le monde ne manquera point de pénétrer, mais ce qu'il pardonne à demi dès qu'on lui laisse le soin et le plaisir de le deviner. Perdre tout dans le présent, sans rien espérer dans l'avenir; s'il est un homme qui sauve sa vertu d'une pareille tempête, que, pour l'honneur de la raison, son nom soit écrit dans les fastes du monde, peu d'autres noms le suivront : les motifs de la raison ne sont pas comme ceux de la religion, des motifs proportionnés à tous les génies et à tous les caractères.

Différence essentielle, qui seule confond et renverse les vains sophismes qui dans les derniers tems ont attaqué la nécessité de la religion, et qui n'en ont que trop imposé à tant d'esprits frivoles et superficiels. Passons à l'homme sans religion, le prodige de quelques hommes devenus infidèles à leur Dieu, sans cesser d'être fidèles à remplir ce qu'ils doivent au monde; je prétends cependant que l'intérêt de la félicité publique est inséparable de la religion : pourquoi? parce que la paix, le bonheur de la société dépend des vices ou des vertus du plus grand nombre des hommes; or je soutiens que la raison ne formera point, qu'elle ne peut former un peuple de probité, un peuple de vertus morales. En effet, je vous le demande; ces maximes de raison droite

et épurée, ces idées d'ordre, de justice, ce goût de vertu et de probité qui ne se fait sentir qu'à ce qu'il y a dans l'esprit de plus fin et de plus délié; ces impressions si douces, si paisibles, si délicates et presqu'imperceptibles que saisira un génie plus heureux, jetteront-elles dans une ame vulgaire une agitation assez forte pour amortir l'activité des passions? ce peuple sans éducation, sans vues, sans idées, que la crainte d'un Dieu vengeur, aidée et soutenue par la terreur des loix humaines, peut à peine retenir dans l'ordre et la dépendance, sera-t-il souple et docile à cette voix de la pure raison, qui ne se fait entendre que dans le silence, et qui ne parlera jamais assez haut pour passer jusqu'à lui, à travers le tumulte et le fracas dont le remplit le sentiment douloureux de sa servitude, de son indigence, de ses passions et de ses malheurs? qu'il y auroit peu de vertus sur la terre, s'il n'y avoit que des vertus de pure raison! que la politique auroit mal pourvu à la sûreté des Empires, si quittant les voies d'instruction et d'enseignement, elle n'avoit pris la voie de l'empire et de l'autorité! mais tous sont capables des impressions de la religion, tous peuvent goûter ce qu'elle a d'engageant dans ses promesses, et encore plus ce qu'elle a de terrible dans ses menaces. La politique ne formeroit qu'une probité extérieure et simulée; la raison ne formeroit qu'une probité de maximes et d'idées qui échappent à un peuple grossier, qu'une probité bornée à un petit nombre de sages; la religion donne une probité vraie et intérieure, la probité publique et universelle, parce qu'elle est fondée sur des principes que l'esprit le moins pénétrant peut saisir, et que l'esprit le plus éclairé ne peut assez approfondir; parce qu'elle agit sur le cœur par des motifs qui touchent l'ame la plus noble et la plus magnanime, qui épouvantent, qui damnent l'ame la plus farouche et la plus indocile.

Est-ce donc que parmi les disciples de la religion la plus sainte et la plus divine, de la religion Chrétienne, on ne voit plus se produire les crimes qui dérangent l'ordre de la société? il faut l'avouer, nos jours ne sont plus les jours heureux où la conduite des Chrétiens faisoit l'apologie du Christianisme; ces jours où pour humilier le faste des Philosophes, et faire rougir de ses calomnies l'imposture qui reprochoit sur l'évangile la décadence des mœurs dans l'Empire: Tertullien disoit aux Césars; étudiez ce peuple flétri par tant d'édits, ravagé par tant de proscriptions sanglantes, vous n'appercevez ni vices à lui reprocher, ni vertus à lui souhaiter! parmi quelle nation les tributs sont-ils payés si fidelement, et exigés

avec tant de modération? où les procès sont-ils plus rares, et la justice plus exacte; les femmes plus dignes et moins soigneuses de plaire; le commerce plus suivi dans ses entreprises, et plus délicat sur la bonne foi; les soldats plus redoutable à l'ennemi, et plus dévoués au Prince? appui de de votre trône, vous n'avez d'autre crime à nous imputer que celui d'aimer une religion à qui vous devez cette obéissance qui ne sait que respecter vos ordres, plaindre votre erreur, prier et mourrir; que celui de fuir et de détester des dieux qui voient chaque jour se former à l'ombre de leurs temples les complots qui mettent en péril le monde et les maîtres du monde.

Alors l'Univers trompé ne condamnoit le Christianisme que parce qu'il ne connoissoit pas les Chrétiens: quel seroit aujourd'hui le sort de l'évangile, si par une autre erreur le monde jugeoit le Christianisme sur ce qu'il connoît des Chrétiens? combien d'hommes outragent la religion par les vices les plus opposés à la raison? combien d'hommes n'ont de religion qu'autant que leur intérêt leur permet d'en avoir, et n'en ont peut-être que pour la faire servir à leur intérêt? ici le libertin triomphe, il insulte aux disgraces de la religion: oserois-je le dire? son triomphe est presque juste; c'est à son ouvrage qu'il applaudit: comment s'est préparée, comment s'est formée cette chûte si rapide des vertus? suivons le fil de nos histoires, nous verrons que la probité ne s'est retirée que sur les pas de la foi, que l'honnête homme n'a disparu qu'avec le Chrétien; que les temps marqués dans nos fastes pour les temps du libertinage dans la croyance, furent toujours les temps de la plus grande dépravation dans les mœurs; et sans remonter aux siécles éloignés, si maintenant on voit si peu de pudeur dans la jeunesse, de bienséance dans le sexe, d'équité dans le barreau, de bonne foi dans le commerce, d'honneur, de désintéressement dans la noblesse; si la vertu timide et fugitive trouve à peine un asyle à l'ombre du sanctuaire, n'est-ce pas parce que la jeunesse, le sexe, le guerrier, le courtisan, parce que tout est devenu philosophe ou se pique de l'être? si dans le Christianisme il reste peu d'hommes délicats sur la probité, n'est-ce pas parce que dans le Christianisme il reste peu de Chrétiens? s'il est des hommes qui font servir la religion à leurs passions, qui sont-ils, que les hommes qui n'ont point de religion? ou trouverez-vous plus de vertus que dans ceux qui ont échappé à la contagion de cette vaine et intempérante philosophie? où trouverez-vous plus de vices que parmi ceux qui étalent avec le plus de

faste ce nom de Sages et de Philosophes ? voyez-les, ces génies de réflexions si profondes, de littérature si savante, si polie, si brillante. ne peut-on pas dire de plusieurs d'entre eux, que pour humilier leur orgueil, Dieu les a livrés comme les Philosophes dont parle saint Paul, aux foiblesses les plus déshonorantes ? basses jalousies, rivalités odieuses, médisances, calomnies ; satyres sans bienséance, sans ménagemens ; fourbes, impostures, cabales, intrigues, amitiés perfides, haines violentes, sordide intérêt, goûts singuliers et bizarres, je ne dis pas grandes passions, il n'y en a peut-être pas dans ces ames rétrécies ; je dis, passions petites, puériles, méprisables : leur prétendue raison a passé toute entière dans leur esprit ; il n'en reste rien dans leur cœur, dans leur conduite ; ils veulent être plus que le Chrétien, ils sont moins que l'homme ; qu'ils insultent ensuite à la religion, qu'ils la dédaignent, qu'ils la méprisent, ils la vengent par l'opprobre de leurs mœurs ; le Chrétien le moins digne de l'être, ne peut s'oublier jusqu'à devenir aussi peu sage que ces Sages, que ces Philosophes du libertinage.

Je reviens : le Chrétien, je l'avoue, parce qu'il a des passions, pourra manquer aux loix de la probité ; mais, parce qu'il a de la religion ; pour manquer à ce qu'il doit au monde, il a des lumieres plus pures et plus vives à obscurcir, des maximes plus certaines à combattre ; une persuasion plus forte à vaincre ; il a plus de remords à étouffer, d'oppositions à surmonter, plus de resistance à soutenir. Mais s'il est des vices que le monde peut appréhender d'un homme à qui la religion présente des récompenses si touchantes, des vengeances si séveres ; quelles vertus le monde peut il espérer d'une raison qui ne donne ni craintes ni espérances ? mais l'homme de la religion ne peut sacrifier la probité aux passions, qu'il ne s'écarte de ses principes ; l'homme sans religion ne peut sacrifier ses passions à la probité, qu'il n'abandonne dans la pratique sa doctrine et ses systêmes : conserver sa religion et manquer de probité, manquer de religion et conserver la probité, c'est également se démentir, se contredire ; un homme vicieux avec de la religion, un homme vraiment vertueux sans religion, l'un et l'autre n'est il pas inconséquent, l'un et l'autre ne manque-t-il pas à la raison : d'elle-même et par elle même la religion est donc la source, l'appui de la probité ; d'elle-même et par elle-même l'irreligion est donc ennemie et destructive de la probité : ce n'est donc que dans la religion qu'il faut chercher l'honnête homme, l'honnête homme d'esprit et de raison, l'honnête homme de cœur et de

sentimens. Or afin de ne vous rien laisser à desirer pour votre instruction sur cette matière importante, je conclus cette première partie par deux propositions dignes de toute votre attention. Première proposition : s'il n'appartient qu'à la religion de former la probité, et c'est sur-tout à la religion Chrétienne qu'il est donné de former la probité la plus parfaite, la plus accomplie. Seconde proposition : si l'homme sans religion doit être regardé comme un homme étranger à la probité, c'est sur-tout celui qui a quitté la religion Chrétienne.

C'est à la religion Chrétienne qu'il appartient de former la probité la plus parfaite, la plus accomplie : je ne vous représenterai point qu'aucune religion n'entre dans un détail si exact, si approfondi des devoirs de la société ; n'a des vengeances, des anathèmes si terribles contre les passions qui troublent, qui renversent l'ordre de la société ; je ne vous ferai point remarquer qu'aucune religion ne commande avec tant d'empire, avec tant d'autorité, la douceur, l'humanité, la générosité, la tendre compassion ; ces vertus douces, faciles, complaisantes, d'où naissent tous les charmes, tous les agrémens de la société ; qu'aucune religion n'unit les hommes aux hommes par des nœuds si intimes ; le sang de Jesus-Christ rapproche tout ce que sépare la distance des fortunes, ce que Jesus Christ sera dans le Ciel pour le bonheur de la sainte Sion, il l'est ici bas pour le bonheur et la tranquillité de la terre ; dans un Chrétien, le Chrétien ne voit que Jesus-Christ ; je ne vous montrerai pas que la morale de la religion révélée est la seule morale qui instruise l'homme à se mépriser lui-même, à se déprendre, à se dépouiller de lui-même, à renoncer, à mourir à lui-même ; et par conséquent la seule morale dont l'activité s'étende sur l'homme intérieur, pour le plier aux desirs, aux intérêts, aux penchans, aux inclinations des autres, en lui apprenant à régner sur lui-même ; ce que je dis, c'est qu'il n'appartient qu'à une religion, à une foi, une grace surnaturelle d'épurer les qualités de l'honnête homme, des imperfections propres à en ternir l'éclat et le lustre, par conséquent de former l'honnête homme parfait et accompli selon le monde.

Pouvons-nous l'ignorer ? que telle est la raison humaine, qu'incapable de s'arrêter dans un juste milieu, elle a peu de vertus où la cupidité ne trouve l'occasion de quelques défauts : une valeur douce et modeste, une complaisance sage et noble, une prudence qui ne soit point lente et timide, un courage qui ne soit point bouillant et téméraire, une gravité qui n'exclue point les bienséances ; un enjouement qui respecte la

pudeur et qui ménage la réputation, une sincérité qui n'a point d'épanchement indiscret, une discrétion qui n'a point de détours et de mystères; une candeur qui ne se laisse point jouer par l'imposture; une politique qui ne se déguise point par la fraude et la perfidie; le dirai-je, une vertu qui ne soit accompagnée d'aucun vice; si elle peut naître dans l'homme, ce n'est que dans l'homme Chrétien : pourquoi? parce qu'il n'est point de morale plus sévère dans ses préceptes, plus sublime dans ses conseils, plus sage dans ses précautions que la morale évangélique; de morale qui mette dans l'esprit des idées plus nobles, des principes plus étendus, des vues plus pures et plus droites; dans le cœur des motifs plus touchans, des impressions plus profondes, des desirs de perfection plus purs et plus vifs; dans la conscience, plus d'attention, de délicatesse et d'exactitude; dans la conduite, plus de vigilance et de retenue; parce qu'un retour de vanité, une saillie de l'humeur, un mouvement de dépit, un murmure de l'amour propre, un air de hauteur et de fierté, ce que la raison n'aperceyroit pas, ce qu'elle pardonneroit, ce qu'elle excuseroit, ce qu'elle pourroit prendre quelquefois pour une vertu, l'évangile le condamne comme un vice; et de-là pour un exemple de vertu dégagée des foiblesses humaines que citera le monde, la religion en fournira mille. Placés auprès des héros de l'écriture, que paroîtront les héros de l'histoire profane! quel Roi plus père que Joas; quel Conquérant plus religieux, plus équitable que David; quel politique plus sage, plus vertueux que Salomon dans les jours de sa piété; quel Magistrat plus vigilant, plus désintéressé que Samuël; quelle opulence plus généreuse que celle d'Abraham; quel génie plus vaste, plus étendu, plus utile au Roi et au Royaume que Joseph; quelle pudeur plus sévère que celle de Susanne; quelle beauté plus modeste que celle d'Esther? Dans les fastes du monde, de grandes qualités annoncent toujours de grandes agitations, de grandes révolutions; ces Conquérans, ces Politiques tant vantés, sont l'admiration de la postérité; furent-ils le bonheur de leur siécle et de leur peuple? ce seroit en parcourant les fastes de la religion, en étudiant les modèles qu'elle propose, que se formeroient des héros, des hommes remplis de talens tels que Dieu les veut, et tels que le monde les souhaite.

Représentez-vous un peuple véritablement Chrétien; quelle paix, quelle union, quelle concorde! maîtres sans hauteur et sans caprice; domestiques sans murmure et sans oisiveté; magistrats libres de penchans et d'intérêts; soldats prodigues de leur vie, et ennemis de la licence : amis sincères, et pour

tous les temps ; sujets dociles ; Rois pères de leurs sujets ; peuple heureux : vous n'entendrez ni les cris de l'innocence opprimée, ni les soupirs de l'indigence abandonnée, ni les plaintes de l'amitié trahie ; vous ne connoîtrez ni le triomphe du crime, ni les disgraces de la vertu : la société ne sera qu'un commerce de bienfaits et de reconnoissance ; tous seront heureux, et ce qui est le comble du bonheur, tous feront des heureux. Spectacle enchanteur ! Ah, s'il n'est pas permis à notre ame de s'ouvrir à des espérances si flatteuses, apprenons du moins, lisons dans cette image de la plus pure félicité, ce que le monde perd, ce qu'il se refuse à lui-même, lorsqu'il se refuse à la religion, à la grace de Jesus-Christ : c'est à cette religion sainte qu'il appartient de former la probité parfaite et accomplie : enfin c'est entre tous les hommes sans religion, l'homme déserteur de la religion Chrétienne, qui doit le plus être regardé comme étranger à la probité : que la probité de l'homme qui n'a jamais connu la religion, soit souvent une probité douteuse et incertaine, une probité chancelante et presque sans principes, et par conséquent sans appui, c'est ce qu'il est facile de prouver ; mais sans m'y arrêter j'avance et je soutiens que l'homme qui a quitté la religion Chrétienne peut être convaincu de manquer de vraie probité dans l'affaire la plus importante et la plus essentielle : j'appelle manquer de probité, lorsqu'on désavoue, qu'on rejette, qu'on condamne sa religion, sans l'étude, l'examen, les recherches, les discussions nécessaires pour porter un jugement sage et sensé sur la religion.

J'appelle manquer de probité, lorsqu'on apporte à l'étude de la religion des préventions et des préjugés, des penchans et des passions que l'on connoît et que l'on aime ; lorsqu'on examine moins, afin de décider si l'on doit croire, que pour saisir des prétextes, pour se faire des raisons de ne croire pas. J'appelle manquer de probité, lorsqu'on rejette par rapport à la religion des preuves, des autorités, auxquelles on se rend dans tout ce qui n'est point lié à la religion. J'appelle manquer de probité, lorsqu'on néglige, qu'on dédaigne des preuves solides et victorieuses, pour demander des preuves imaginaires que la religion ne peut et ne doit pas donner.

Or sur cela, je ne veux, mes chers Auditeurs, que votre témoignage, que celui de l'incrédule qui fut Chrétien et qui ne l'est plus : où sont-ils ceux qui avant que de quitter la religion ont pu, ont voulu la savoir ? entre ceux qui l'ont étudiée, où sont-ils ceux qui n'ont point connu les préjugés, qui ont ignoré les passions ? où sont-ils ceux qui dans l'examen

de la religion, ne se sont pas bornés à en chercher les endroits prétendus foibles, à en exagérer les difficultés? où sont-ils ceux qui ne croyent pas des faits moins prouvés que les faits, les prophéties, les miracles qui prouvent la religion? où sont-ils ceux qui ne pouvant ignorer que tout esprit doit l'hommage de la soumission à la voix de Dieu, se sont contentés d'examiner si Dieu a parlé par les Prophètes, par les Apôtres; ceux qui n'ont pas porté leur licence jusqu'à s'ériger en juges des dogmes, de la doctrine, de la morale, jusqu'à demander des preuves de raisonnement à une religion de faits et de révélation? par conséquent, où sont-ils ceux qui pour abandonner la religion, n'ont point commencé par abandonner les règles de la bonne foi et de l'exacte probité?

Et si tel est l'homme qui a cessé de croire, que jugerons-nous de l'homme qui attaque, qui combat la religion, qui parle, qui dispute, qui dogmatise, qui écrit contre la religion? quelle fureur, quel délire, quel fanatisme de faux zèle les arme contre le Ciel, contre la terre, contre eux-mêmes? quel intérêt les met en mouvement? est-ce l'intérêt personnel? quel obstacle oppose-t-il donc à leur bonheur cet évangile de paix, de charité, de soumission, de patience? le vrai Chrétien est-il celui dont ils ont à craindre l'ambition, les impostures, les intrigues, les perfidies, les attentats! que sa foi soit erreur ou vérité; plus il aura de religion, moins il aura de passions. Il ne peut devenir redoutable à l'impie, s'il ne commence par imiter son impiété! est-ce l'intérêt public? Rois sur le trône, Magistrats sur les tribunaux, maîtres dans l'enceinte de vos maisons, parlez, décidez; est-ce à l'irreligion que vous confierez le bon ordre de l'État, la subordination des sujets, l'union des familles, l'autorité des loix, les bienséances de la pudeur? et si vous l'avez fait, une expérience funeste ne vous en a-t-elle pas fait repentir? ah! ces incrédules, on les entend tous les jours soutenir que la religion n'est point l'ouvrage de Dieu, qu'elle doit sa naissance à la politique des Souverains, attentifs à élever entre le trône et les attentats du peuple un rempart que n'ose franchir la licence des passions! et pourquoi donc ces hommes qui se piquent de tant de zèle pour l'intérêt de la société, pour le bonheur de la patrie; pourquoi viennent-ils détruire le chef-d'œuvre selon eux, de la sagesse humaine, lever le bandeau, déchirer le voile qui couvre le secret d'une illusion nécessaire, ébranler l'État par leur audace à sapper les fondemens sur lesquels il repose? cette erreur prétendue, dont ils veulent désabuser les esprits, n'est-elle pas plus utile

au monde que les vérités imaginaires qu'ils veulent lui apprendre? ce seroit une erreur dans la spéculation, qui conduiroit au vrai dans la pratique, puisqu'elle ne tromperoit les peuples que pour les contenir, pour les régler, pour les rendre tranquilles et heureux.) Ce reproche si bien mérité tombe sur plusieurs de nos soi-disant théophilantropes, qui ont renoncé à la foi chrétienne, qui sont sortis de l'église sans avoir pu être parfaitement convaincus que cette désertion, favorable aux passions, fût sans danger pour le salut de leur ame:) ce reproche tombe sur les auteurs qui les ont séduits; il tombe, entr'autres, sur un J. J. Rousseau, sur un Freret. Le premier a fait le plus bel éloge de l'évangile et du Christ. Suivant lui, *l'évangile est le seul livre nécessaire à un chrétien et le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, jamais dit-il, la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité; qu'ils sont petits, dit-il, les livres des philosophes près de celui-là!*

Qui a encore mieux fait sentir que J. J., qu'il *importe singulièrement à la société que chacun croye à l'existance de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, à la vie à venir, au bonheur des justes, au châtiment des méchans, à la sainteté du contrat social et des loix? J. J. a dit qu'il fallait que ces dogmes fussent enseignés à la jeunesse et persuadés à tous les citoyens.* Il prétend que le *souverain est en droit d'exiger d'un chacun une profession de foi qui embrasse ces dogmes et qu'il peut bannir quiconque ne la fait pas et faire mourir quiconque, après l'avoir faite, se comporte comme s'il avoit cessé d'avoir cette foi.* J. J. a dit qu'il *est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidele, si l'on n'a la sainte croyance, et qu'il soutiendra toute sa vie que quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, s'embarrasseroit peu que tout le genre humain mourût, s'il le faut, dans la peine et dans la misère pour lui épargner un moment de douleur ou de faim.* Après avoir dit *que la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, et que la religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire;* après avoir avoué qu'une foule d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'évangile; que chez les protestans l'approche des tems de communion opére beaucoup de réconciliations et d'aumônes ainsi que chez les Catholiques, à qui il avoue *que la confession fait en outre faire beau-*

eux de restitutions et de réparations : après s'être écrié, *philosophe, tes lois morales sont belles : mais de grace fais m'en voir la sanction cesse un moment de battre la campagne et dis moi nettement ce que tu mets à la place du feu éternel*, (de cette crainte que les chrétiens, les mahométans, les persans croyent fondée sur une révélation divine), après avoir dit que *s'il n'y a pas une vie à venir le méchant est le seul qui raisonne, et que le bon n'est qu'un insensé.* Après avoir dit qu'*il ne doutoit pas que le souvenir de ce qu'on a fait pendant la vie ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchans ;* et ainsi d'une foule d'autres bonnes raisons, qu'il seroit trop long de citer ici ; — J. J. fait lui-même sentir combien la révélation est nécessaire pour fixer l'opinion du commun des hommes, qui n'en a pas à soi, et pour fixer même celle des hommes instruits, lorsque leur raison lutte contre les passions, sans excepter l'orgueil, car comme l'a fort bien démontré un savant, il seroit ridicule de diriger la raison par un objet dont elle n'a aucune idée, l'homme seroit excusable dans ses égaremens, s'il n'avoit dans sa raison aucune idée de ses devoirs, et la révélation n'a fait à cet égard, que rappeller la raison à elle même, en la délivrant des incertitudes, où flottoient les philosophes. Quelle plus grande preuve de cette fluctuation que ce qu'on va entendre dire à J. J. Après tout ce qu'on vient d'entendre, il a dit, *qu'il présumoit seulement que l'ame est immortelle*, il a prétendu qu'*il ne falloit pas parler de religion aux enfans avant qu'ils ayent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans.* J. J. a dit qu'il ne *croyoit pas à l'éternité des peines, qu'il louoit Dieu si la même félicité attend les méchans et les bons. Qu'il n'y a d'enfer qu'ici bas.* — *Que Dieu se venge de cette vie*, et J. J. a dit qu'*il est à croire que les événemens particuliers ne sont rien aux yeux du maître de l'univers ; que sa providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres et les espèces, sans s'inquiéter de la maniere dont chaque individu passe cette courte vie.* (N'est-il pas bien étrange que celui qui a tenu un pareil langage soit le même qui a dit tout ce qu'on a vu plus haut et qui a dit :) *Il semble à nous entendre que ce soit un embarras pour la providence de veiller sur chaque individu : nous craignons qu'une attention trop partagée ne la fatigue, et nous trouvons bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute pour qu'elles lui coûtent moins de soin.*

O grands philosophes! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des methodes et de lui abreger le travail! par qui J. J. pouvoit-il être mieux ridiculisé qu'il l'est par lui-même ? venons à Freret; il avoue dans sa lettre de de Trasybule à Lucype, que le *commun des hommes est trop corrompu, trop insensé pour n'avoir pas besoin d'être conduit à la pratique des actions vertueuses; c'est-à-dire, utiles à la société par l'esprit de la récompense, et détourné des actions criminelles par la crainte des châtimens, c'est-là ce qui a donné naissance aux loix; mais comme* (ajoute Freret), *ces loix ne punissent ni ne récompensent les actions secrètes, et que dans les societés les mieux reglées les coupables puissans et accrédités trouvent le secret de les éluder*, (ici, au lieu de dire, la divinité pourvoyante, bienfaisante a voulu qu'une ferme foi portât à faire le bien et à éviter le mal, et fût le frein des passions, des puissans et des riches, Freret a la cruauté de dire), *il a fallu imaginer un tribunal plus redoutable que celui du Magistrat. On a supposé qu'à la mort nous entrions dans une nouvelle vie, dont le malheur ou le bonheur dépend de notre conduite avant la mort.*

Et qui peut croire que Freret n'a pas senti que des craintes ou des espérances que l'on croiroit *imaginaires* et fondées sur des pures *suppositions* ne peuvent nous *detourner des actions criminelles* et nous *conduire à la pratique des actions vertueuses.* — Et puisque Freret l'a bien senti ne s'est-il pas condamné lui-même? et est-il probable que la divinité ait pris un pareil indiscret et un aussi grand ennemi de la société pour le confident d'un secret qu'il auroit caché à tant de saints pénitens, à tant de bonnes ames qui auroient ainsi été les dupes de leur foi, de leur espérance, de leurs efforts pour plaire à Dieu? Enfin la religion ne paroit à nos novateurs, aux faux sages du jour que mystères de politique, et ils entreprennent d'en convaincre les peuples : Grands du monde, Magistrats protecteurs des loix, vengeurs et défenseurs de la tranquillité publique, c'est ainsi qu'ils réveillent votre vigilance, qu'ils arment votre zèle contre la séduction de leurs pestilentes doctrines. C'est l'homme sans religion qui vous apprend que si la religion périt, l'Etat ne peut manquer d'être enseveli sous ses ruines; c'est l'homme sans religion qui vous apprend que vous devez non seulement à Dieu, que vous devez au Prince, à l'Etat, à la Patrie, à votre propre autorité de réprimer la ténérité de ces hommes dont l'audace ne veut de maître ni dans le Ciel ni sur la terre;

c'est l'homme sans religion qui vous apprend que votre premier devoir de Chrétien, de Magistrat, d'honnête homme, et d'homme politique, est d'arrêter le cours de ces opinions contagieuses, qui n'attaquent la religion que pour détruire la probité; qui n'affectent tant de délicatesse sur la probité, que pour masquer le crime et l'horreur du libertinage; c'est enfin l'homme sans religion qui nous apprend par ses maximes, et souvent par sa conduite, qu'il n'appartient qu'à la religion de former la vraie probité, et que suivant Montesquieu la religion est le plus sur garant que l'on puisse avoir de la probité des hommes.

(*Ici se termine la première partie de ce discours.*)

Le nombre des personnes qui n'ont pas quantité de livres à leur disposition, et qui ne peuvent pas donner beaucoup de tems à la lecture, étant le plus grand, il est probable que plusieurs seront aise de trouver ici l'opinion de quelques auteurs célèbres sur la même matière.

Necker, qui ne doit pas être suspect aux protestans, dit dans son Ouvrage sur l'importance des opinions religieuses, » qu'ils sont donc aveugles ou indifférens à nos intérêts » ceux qui veulent substituer aux enseignemens de la Religion, » des maximes toutes Politiques et toutes Mondaines! Et que » ceux là pareillement sont durs et insensibles, qui croyent » pouvoir conduire les hommes par la seule terreur, et qui » en contestant l'influence des opinions religieuses attendent » bien moins d'elles que de la hache des licteurs et de l'ap- » pareil des supplices! Quel est donc ce triste système? Car » en supposant même que les différens moyens d'assurer la » tranquilité publique fussent égaux dans leurs effets, com- » ment n'aimeroit-on pas mieux la Religion qui prévient les » crimes, que la loi qui les punit? Je n'entends pas d'ail- » leurs comment, de la même main qui repousse les idées » religieuses, on veut dresser par-tous des échafauds, et » multiplier sans scrupule, ces affreux théâtres de sévérité, » car si les hommes n'étoient que des êtres gouvernés par » une affreuse nécessité, hélas que mériteroient-ils?..... » C'est en vain que l'homme public veut prendre en main » la cause du Peuple, il apperçoit bientôt les bornes de » ses moyens sans la Religion..... La Religion concourt au » maintien de l'ordre public par des moyens absolument » distincts de ceux du gouvernement, car ce n'est pas unique- » ment aux actions, c'est encore aux sentimens qu'elle com-

» mande..... En montrant la divinité présente à toutes les dé-
» terminations les plus secrètes, elle exerce une autorité habi-
» tuelle sur les consciences.... Sans doute les opinions religieuses
» ne forment pas en tout tems une résistance complète aux dif-
» férens écarts de nos passions, mais il suffit que ce soit la
» plus efficace de toutes (deux liens sont plus forts qu'un.)

Montesquieu remarque que » les supplices ne sont
» pas capables de donner des mœurs. La question, dit-il,
» n'est pas de savoir : s'il vaudroit mieux qu'un certain
» homme ou qu'un certain Peuple n'eût point de Religion,
» que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le
» moindre mal, que l'on abuse quelque fois de la Religion
» ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes. »

On ne peut mieux présenter la sublimité des principes du christianisme que n'a fait ce célèbre auteur.

» La Religion païenne, dit-il, cette religion qui ne dé-
» fendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main
» qui abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inex-
» piables : mais une religion qui enveloppe toutes les passions,
» qui n'est pas plus jalouse des actions que des desirs et des
» pensées, qui ne nous tient pas attachés par quelques chaînes,
» mais par un nombre innombrables de fils, qui laisse der-
» rière elle la justice humaine et commence une autre jus-
» tice qui est faite, pour mener sans cesse du repentir à
» l'amour, et de l'amour au repentir, qui met entre le juge
» et le criminel un grand médiateur, entre la justice et le
» médiateur un grand juge ; une telle religion ne doit point
» avoir de crimes inexpiables ; mais quoiqu'elle donne des
» craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que
» s'il n'y a pas de crime, qui par sa nature soit inexpiable,
» toute une vie peut l'être ; qu'il seroit très dangereux de
» tourmenter la miséricorde par de nouveaux crimes et de
» nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes,
» jamais quittes envers le Seigneur nous devons craindre
» d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et
» d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit — Esprit
» des lois liv. 24 — ch. 13. »

Il est bien sensible que la majorité des Français étant attachée au catholicisme, elle n'a pas entendu secouer le joug de la foi, adopter les idées irreligieuses de ceux qu'elle a chargée de gouverner les affaires. Elles doit donc être bien indignée de voir que la liberté que ceux-ci lui vantoient tant n'étoit que celle des Deistes, des athées même (car du Deisme à un athéisme pratique il n'y a qu'un pas. Montaigne le pensoit

ainsi, puisque les nouvelletés de Luther lui firent prévoir que ce commencement de maladie décimeroit aisément en un exécrable athéisme.)

» Certes, dit encore cet auteur judicieux, il est peu d'ames » reglées si fortes et bien nées à qui on se puisse fier de leur » propre ondoiante et qui puissent avec modération et sans » témérité vogüer en la liberté de leurs jugemens au delà des » opinions Communes, il est plus expédient de les mettre en » tutelle. C'est un outrageux glaive à son possesseur même, » que l'esprit, à qui ne sait s'en armer ordonnément et dis- » cretement ».

» Il n'y a point de bête à qui il faille plus justement » donner des orbières devant ses pas, et la garder d'extra- » vaguer ni çà ni là, hors les ornières que l'usage et les lois lui tra- » cent. Par quoi il vous séra de mieux de vous resserer dans le » trait accoutumé quelqu'il soit, que de jetter votre vol à cette » licence effrénée. La raison de l'homme, dit ailleurs le même » auteur, est un outil si ample accommodable à toute figure, il ne » peut y avoir de principes aux hommes si la Divinité ne les a » révélés..... les plus aheurtés à cette si juste et claire persuasion » de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se » sont trouvés courts à l'établir par leurs humaines forces, confes- » sons ingenuement que Dieu nous l'a dit et la foi... qu'ils me » disent le nom l'origine, les tenans et aboutissans de la chaleur, » du froid etc. etc. ou qu'ils me quittent leur profession » qui est de ne recevoir ni approuver rien que par la voye » de la raison. C'est leur touche à toutes sortes d'essais. Mais » certes c'est un touche pleine de fausseté, d'erreur, de foi- » bles e et défaillance. La vraie raison essentielle de qui nous » dérobons le nom à fausses enseignes elle loge dans le sein » de Dieu, c'est là son gîte et sa retraite, c'est delà où elle » part, quand il plait à Dieu nous en faire voir quelque » rayon. O Dieu ! quelle obligation n'avons nous pas à la » bénignité de notre créateur, pour avoir déniaise notre » créance de ces vagabondes et arbitraires devotions et l'avoir » logée sur l'éternelle basse de sa sainte parole ! »

Voici ce que dit Charles Bonnet.

» Après m'être assuré qu'il n'étoit pas dans l'analogie de » la constitution physique et morale de l'homme qu'il pût » parvenir par les seules forces de sa raison à une certitude » suffisante sur sa destination future, j'ai cherché si l'auteur » de l'homme pouvoit lui donner cette certitude si désirable » par des miracles : or, de la reunion des preuves externes » et internes du christianisme il resulte dans mon esprit cette

» conséquence importante, qu'il n'est point d'histoire ancienne
» aussi bien attestée que celle de l'envoyé, qu'il n'est point
» de faits historiques qui soient établis, sur un si grand nom-
» bre de preuves, sur des preuves aussi solides aussi frap-
» pantes aussi diverses que le sont les faits sur lesquels repose
» la religion de l'envoyé. Les faits qui fondent la crédibilité
» du christianisme, me paroissent d'une telle probabilité que
» si je les rejettois je croirois choquer les régles les plus sures
» de la logique et renoncer aux maximes les plus communes
» de la raison. »

On lit ce qui suit dans les Œuvres du célèbre Mably.

« Mille tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans
» leurs républiques ; en auroient ils formé le projet si leurs
» concitoyens déjà esclaves de leurs passions n'avoient été
» préparés à sacrifier leur patrie et leur liberté à leur vengeance
» et à leur avarice..... l'adversité des états est le châtiment
» infaillible de leurs vices..... notre raison n'est que trop
» disposée à se laisser tromper, quelque solidement établi
» que paroisse l'empire des bonnes mœurs par le concours
» de plusieurs vertus qui se soutiennent et s'étayent réci-
» proquement, nous ne devons point nous flatter qu'il sera
» inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes
» pour Magistrats. Vous prendrez toutes les précautions
» imaginées par Socrate et Platon pour en faire des Aris-
» tides, je le veux, ils seront infatigables incorruptibles,
» j'y consens ; mais ces Magistrats seront hommes, ils ne
» verront que les actions extérieures du citoyen, et souvent
» ils viendront trop tard au secours des mœurs, de la justice
» et des loix offensées. Il seroit à souhaiter, pour étouffer le
» germe du vice, qu'il leur fût permis de descendre dans
» nos consciences, de sonder les profondeurs de notre cœur,
» et d'y juger nos pensées et nos desirs quand ils naissent.
» Mais les dieux se sont réservés à eux seuls cette connois-
» sance, et puisque le privilège de juger nos pensées et nos
» intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit sa
» tyrannie, puisqu'il ouvriroit une porte libre aux passions
» du Magistrat, peut-être plus funestes à la société que
» celles du citoyen ; je voudrois que tous les hommes fussent
» persuadés de cette vérité importante, que la providence
» qui gouverne le monde et qui voit les mouvemens les
» plus secrets de notre ame punira le vice et récompensera
» la vertu dans une autre vie. Cette doctrine fondée sur la
» justice des dieux, si chère à notre raison, si proportionnée
» à nos besoins, n'est effrayante que pour nos passions.....

» ce qui est inutile à dix ou douze insensés dans le monde » sera-t-il *également inutile à tous les hommes?* »

Le célèbre Abadie, dans son septième tableau de la religion chrétienne, (tableau très intéressant dans son entier) dit qu'il « est si vrai que *l'observance de la morale chré-* » *tienne* est utile et salutaire que les pères la souhaitent à » leurs enfans, les maris à leurs femmes, les femmes à leurs » maris, les serviteurs à leurs maitres, les maitres à leurs » serviteurs, les princes à leurs sujets, les sujets à leurs » princes, les créanciers à leurs débiteurs, les débiteurs à » leurs créanciers, comme un principe de fidelité, d'amour » d'intelligence et de vertu et même de satisfaction et de » joye. C'est aux philosophes qu'on peut reprocher que leur » morale n'est qu'une spéculation, parce que leurs belles ma- » ximes ne sont point accompagnées de puissans motifs; ils » nous apprennent qu'il faut se vaincre et renoncer à ses » desirs : mais quand on leur demande pourquoi, ils sont » bien embarrassés; la morale est belle; *mais les motifs* » *sont foibles....* il n'en est pas de même *de la morale* » *de Jesus-Christ.* »

(L'auteur du système de la nature prêche l'athéisme et a été admirablement réfuté par Holland. — Voici entre autres ce que celui-ci lui répond, après l'avoir vu reconnoître que *l'hypothèse de l'immortalité de l'ame est conforme à nos vœux et que l'homme en est naturellement flatté.* « Pour- » quoi donc lui dit-il, vouloir arracher à l'humanité ses plus » douces espérances? pourquoi détruire le ressort de nos plus » belles actions? pourquoi ravir au malheureux l'unique con- » solation qui le fortifie et le remplit de joye au milieu des » afflictions? pourquoi décourager et réduire au désespoir la » vertu disgraciée bannie et persécutée? philosophe barbare » laissez-nous donc une illusion que nous chérissons. Par quel » motif présentez vous à l'homme de bien un système des- » tructeur de ses espérances et de ses soulagemens, un » système qu'il ne peut croire qu'avec effroi, et qu'il » ne peut rejetter qu'avec indignation? Mais vous n'é- » crivez que pour lui, vous voulez guérir le genre humain » des craintes de l'avenir? il n'y a que les scélérats qui en » soient tourmentés. C'est donc pour les enhardir au crime, » c'est pour étouffer leurs remords, c'est pour leur livrer » l'homme de bien, que vous travaillez? triste occupation! » le scélérat mérite-t-il donc les secours de la Philosophie » (page 176 de la premier part. — Des réflexions Philoso- » phiques par Holland.)

» Il faudroit que les théophilantropes à la Robespierre et » tous les singes et admirateurs d'un Bayle, d'un Trinchard, » ces insignes menteurs, ces blasphémateurs, ces pestes, ces » fléaux de la société qui abusent tant méchamment de la » liberté d'imprimer, fussent au moins condamnés à en- » tendre lire tout ceci. Ils auroient pû toute honte s'ils ne » rougissoient pas de leurs crimes. »

Ah! il faut que les torts de ces impies intolérans soient bien évidens, puisqu'ils sont avoués par des apôtres même de cet exécrable philosophisme, de cette irreligion qui a préparé notre calamiteuse révolution. Bayle, sur qui tombent en partie les reproches qu'on voit ici, page 12, a avoué « *Que notre raison n'eut pas suffi pour nous éclairer sur* » *notre origine et notre destination; elle n'est propre qu'à* » *brouiller tout, qu'à former des doutes, qu'à faire con-* » *noître à l'homme ses ténèbres, son impuissance, et la* » *nécessité d'une autre révélation...., la philosophie doit* » *plier sous l'autorité de Dieu et mettre pavillon bas à la* » *vue de l'écriture sainte* » Voltaire ce fameux anté-christ, cet auteur de l'épître à Uranie, de la pucelle d'Orléans, du dictionnaire philosophique, etc, n'a cependant pu s'empêcher de dire que « *Le dogme de la providence est si sacré, si* » *nécessaire au bonheur du genre humain que nul hon-* » *nête homme ne doit exposer ses lecteurs à douter d'une* » *vérité qui ne peut faire de mal en aucun cas et qui* » *peut toujours opérer beaucoup de bien..... Il est bon*, » dit-il, *que votre épouse, que vos enfans, votre procureur,* » *vos domestiques croyent qu'il y a un enfer. Voici 8 vers* » *de ce fameux poëte.* »

A ta foible raison garde toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre:
La nature est muette, on l'interroge en vain;
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage;
De consoler le foible et d'éclairer le sage:
L'Homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Et J. J. Rousseau que l'on a déjà vu s'exprimer d'une manière tant favorable à la religion et reracher après sur son ouvrage, a dit: « Que les mauvaises maximes sont pire que les mauvaises » actions, vû que les passions déréglées inspirent bien les mau- » vaises actions, mais que les mauvaises maximes corrompent » le raisonnement et ne laissent plus de ressource pour revenir

» au bien. Les impiétés, a-t il dit, sont punissables, parce » qu'alors on n'attaque pas seulement la religion, mais ceux qui » la professent : on les insulte, on les outrage dans leur culte, on » marque un mépris revoltant pour ce qu'ils respectent. et » par conséquent pour eux. De tels outrages doivent être » punis par les loix, parce qu'ils retombent sur les hommes, » et que les hommes ont droit de s'en ressentir. On lit aussi » dans l'Encyclopédie, que le magistrat a droit de faire punir » ceux qui professent l'athéisme : car s'il peut punir ceux » qui font du tort à une personne, il a sans doute autant de » droit de punir ceux qui en font à toute une société. » Et le citoyen Portalis, qui a si bien approfondi la question relative à la liberté de la presse, dans son rapport du 26 germinal, et qui s'est montré tant partisan de cette liberté n'a cependant pas pu s'empêcher de dire. « *Qu'il importe à la société* » *que les bonnes mœurs soient respectées ; qu'on peut sévir* » *contre les écrits dangereux ; que dans une société policée* » *on ne peut tolérer les libelles, les scandales, les ouvrages* » *licencieux ; que tout citoyen doit en être comptable à ceux* » *de ses semblables que leur publication peut particulière-* » *ment intéresser; que sera ce donc si ces ouvrages ré-* » *voltent la société entière ?* » On a pourtant vû combien dans la 2e. année de la revolution il a été écrit et imprimé d'horreurs contre le catholicisme, contre le chrstianisme, quoiqu'on les sût chers à la presque totalité des Français et des Françaises, quoique la liberté consiste à faire seulement ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui — mais qui ne sait pas que ceux qui avoient tant déclamé contre l'intolérance, contre la tyrannie, contre les abus, furent les hommes les plus intolérans, les tyrans les plus cruels qu'on eut jamais vus, et que la liberté, la fraternité, l'unité de la république qu'ils firent afficher par tout, ne regardoient que les jacobins, les meneurs : or, c'est toujours des chefs que dépend le sort des peuples, et ils sont réduits au plus cruel esclavage, ils sont malheureux au superlatif, lorsque leurs chefs sont eux-même ennemis de leur religion. Car comment peut-on sans danger, sans troubles, rappeller à l'ordre, au respect pour la constitution ceux là même qui sont chargés de la faire exécuter, et qui dans leurs discours en public, dans leurs ouvrages, déclarent une guerre ouverte au christianisme, et aux prêtres, sans lesquels cependant le culte catholique ne peut s'exercer ?

« Il est une vérité qu'on ne s'auroit trop répéter, dit le représentant Baudin des Ardennes, dans ses observations sur la résolution du 17 floréal an 4, relative aux prêtres qui n'ont

pas voulu jurer d'être fidèles à la loi qui est abolie, au Roi qui a été détrôné, et à la constitution qui est anéantie, c'est que les dépositaires des pouvoirs publics ne doivent dans l'exercice de leurs fonctions, rien faire ou dire qui ait pour but de soutenir ou de propager l'opinion religieuse ou irreligieuse qui leur est personnelle.

Cessez de croire, dit Baudin, vous que le peuple honore de son choix pour le représenter, ou qui êtes appelés à le gouverner, qu'il vous soit loisible d'ébranler une religion parce qu'elle n'est pas la vôtre, ou toute religion parce que vous n'en voulez aucune, ou de travailler à faire prévaloir celle que vous avez adoptée. Le droit qu'a tout citoyen, et dont à ce titre vous pouvez user vous-même comme homme privé, le droit d'attaquer une opinion religieuse ou irreligieuse par le raisonnement et par la plaisanterie ne vous appartient plus dès que vous agissez, dès que vous parlez comme homme public. Armé que vous êtes alors de l'autorité, et devenu l'organe de la loi pour la décréter ou pour procurer son exécution, il n'est pas généreux, et sur-tout il n'est pas juste d'ajouter à la force que vous tirez de votre caractère, le reproche ou la dérision; vous perdez alors l'impartialité à laquelle on doit toujours vous reconnoître. Comme particulier, soyez, si cela vous plaît, controversiste bon ou mauvais, à vos risques périls et fortune; la partie redevient égale entre vous et celui que vous attaquez. Je dis égale quant à la qualité de ceux entre lesquels s'établit le combat, sauf la supériorité qui peut naître du mérite de la cause que l'on soutient et du talent avec lequel on la défend; mais quand vous parlez à la tribune, ou au nom de la loi, tout Français peut vous dire: De quel droit vous permettrez-vous de critiquer ma doctrine religieuse? où sont vos pouvoirs pour la juger, sauf toujours la tranquillité publique dont vous êtes le surveillant et le gardien? Pourquoi serois-je obligé d'entendre votre opinion qui contrarie la mienne, quand je ne puis vous répliquer? Pourquoi les membres ou les agens du gouvernement auroient-ils l'étrange privilége de décrier ce qui m'est cher, et d'avilir dans des discours publics ce que je révère? Si vous ne croyez pas à la médecine, permis à vous de n'y pas recourir, même d'écrire ou de parler contre, à titre de simple citoyen: mais comme vous n'avez pas le droit de fermer l'école de santé ni les pharmacies, il vous siéroit mal de vous égayer à la tribune ainsi que le fait Molière sur le théâtre, contre ceux qui entreprenent de guérir les malades, ou contre les malades qui veulent être soulagés et

guéris. Les plaisanteries du poète sont sans conséquence : mais les prêtres ont un caractère de persécution, et elles en sont l'avant-coureur ; elles décèlent d'ailleurs, quand elles portent sur les opinions religieuses, bien peu de connoissance du cœur humain. Pour peu que son étude et celle de l'histoire vous fussent familières, elles vous auroient conduits à remonter juqu'à l'origine primitive des religions, par où j'entends, non pas la naissance de chacune d'elles, mais la cause ou plutôt le sentiment dont elles dérivent toutes, et qui vous auroit convaincus de leur indispensable nécessité.

Joignons à ceci ce qu'on lit dans l'apologie de la religion chrétienne contre les blasphêmes et les calomnies de ses ennemis, (excellente brochure de 150 pages, imprimée chez Leclerc en 1795.

« Respectes-tu de bonne foi, et *la déclaration des droits*, et *la constitution*, qui veulent avant tout que les propriétés soient inviolables? tu ne peux hésiter sur la réponse, puisque la loi qui le veut ainsi est en partie ton ouvrage. Mais ignores-tu donc que pour les quatre cinquièmes de la nation, la religion que tu blasphêmes est la plus sainte, la plus sacrée, la plus chère de toutes les propriétés? sans doute tu rougirois de ravager mon champ, de brûler ma chaumière : et à mes yeux tu foules aux pieds, tu accables d'outrages, tu traines dans la fange la sainte religion de mes pères, qui fut toujours pour moi, comme elle l'est encore, pour quinze ou vingt millions de Français, le plus précieux des trésors! Essaye de prouver, si tu en as le déplorable courage, que cette religion ne mérite ni ma soumission ni mes hommages; accepte si tu l'oses, le défi que depuis si long-tems nous portons à tes pareils, de substituer à la religion qu'ils veulent renverser une institution plus belle, plus consolante, mieux assortie à nos desirs, à nos besoins, à notre destinée. Mais pour y réussir n'employe que la raison, et laisse les déclamations à nos faux philosophes. Laisse leur ces accusations folles et usées, ces fastidieuses redites, dont depuis près d'un siècle ils étourdissent le monde, ces énumérations surannées de maux dont la religion fut le prétexte, et sache que la calomnie ne doit jamais souiller la bouche du sage, et surtout du législateur. »

On trouve le passage ci-dessus, à la page 7, où l'Auteur dit encore à Boissy. d'Anglas C'est à mon avis un étrange spectacle de voir un législateur, dans un même rapport et en pleine assemblée, invoquer les loix et les fouler aux pieds. Et l'Auteur lui rappelle ce que porte le décret du 22 Juillet 1791.

L'ÉDITEUR qui, en vertu des droits accordés par la constitution, avoit remis cet ouvrage à l'imprimeur, dès le 4 Fructidor, et lui avoit remis à compte une somme (dont cet éditeur avoit le plus grand besoin pour aller rejoindre ses enfans, à quatre-vingt lieues de Paris), est un vieillard, qui a donné les preuves les plus éclatantes de sa probité, de sa sensibilité, de son tendre amour de la France, sa patrie; il est républicain par principes (s'entend qu'il abhorre tous les abus du despotisme monarchique, ou ministériel, ou de la minorité); personne ne desire plus sincèrement que lui, que le repos, la liberté, la sûreté, le bonheur enfin de tous, ou au moins de l'universalité des citoyens, soient constamment l'objet des soins de ceux par qui un grand peuple est obligé de se faire représenter. Il a donc cru rendre un grand service à la société, quand il a fait imprimer un discours, qui, bien qu'il soit d'un prêtre, doit être admiré par-tout homme honnête et raisonnable. — Au surplus cet éditeur est obligé d'avouer qu'il est réduit à une pension de six cents soixante-quatre livres; qu'il a des infirmités; que la révolution l'a ruiné, et il invite les amis des bons principes, et les ames sensibles à lui acheter sa brochure.

Note de l'*Editeur.*